

dore que, chacun, suivant la diversité de ses aptitudes et les exigences de sa profession, doit, par le travail, se découvrir et se créer une grandeur intellectuelle. Je n'ignore pas qu'il y faut de la persévérance, du calme, de la vigueur, la persévérance, passée à l'état d'une obstination infatigable, et la confiance qu'on atteindra quand même au but élevé où l'on veut sérieusement parvenir. Et même quand vous n'y parviendriez pas, si vous travaillez fortement toute votre vie, c'est le seul moyen d'en approcher.

Je n'ignore pas qu', même pour les esprits supérieurs, l'intelligence humaine a des limites. Le génie le plus profond peut occuper tout l'empire de l'intelligence. Après l'avoir parcouru dans tous les sens, il lui trouvera partout des frontières. Les obstacles que lui oppose le mystère des choses. Il s'efforce de les pénétrer, de les tourner ou de les reaverser ; parfois il y réussit ; pour lui c'est une joie, et, devant la prospérité, une gloire. Mais enfin lorsqu'il a dépassé une borne, il en trouve une autre ; et quand il a percé un mur de ténèbres, il voit, un peu plus loin, un autre mur noir qui ferme son horizon. Notre science, a-t-on dit, ne consiste qu'à faire remonter plus haut notre ignorance.

Sous la réserve de cette ignorance philosophique, qui faisait dire à Socrate : *Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien* : sous la réserve, dis-je, de cette saine ignorance, il est certain que nous pouvons parvenir à la connaissance ; et que nous devons tendre tous à la connaissance supérieure, seul terme digne de nos efforts et de notre légitime ambition. Par là, on assigne, à son existence, une tâche inachevable ; mais on y trouve le noble emploi du temps, la mise en mouvement de toutes ses facultés ; l'exploitation de toutes les richesses innées dans l'âme, la dignité et l'honneur de la vie. C'est la vérité que je voulais établir.

Il semble qu'une vie, ainsi confinée dans la culture d'elle-même, dédaigneuse de tous les avantages du monde, uniquement soucieuse de la conquête des biens célestes, d'ive s'écouler paisible, loin du bruit et sans contradiction. La réalité ne répond pas à ces apparences. Dans la vie de l'étude, comme dans la vie de la vertu, rien ne s'obtient sans combat et sans contradiction. Cela étonne, mais cela est ainsi. Et si vous me demandez pourquoi tant d'hommes, qui se désintéressent à peu près de tout, peuvent contrarier un homme qui s'est imposé un noble souci, qui ne porte, certes, ombre et préjudice à personne, je n'en sais rien, mais je sais que cela est. Il y a tout un arsenal de rhabrique, d'écrougeons, que les plus sots exploitent à merveille. Ils appellent le ridicule sur l'effort et veulent enlever le nerf du travail. On peut, du reste, les braver, et en aucun cas on n'en meurt.

En 1891, je portais à l'abbé Migne, le biographe du cardinal de la Luzerne, évêque élu de Langres, pair de France. Migne avait réuni les œuvres complètes de ce solide apologiste ; il avait voulu mettre sa vie en tête de cette vie, il l'avait demandée à un prêtre du diocèse. Je portais ce manuscrit au grand éditeur. Ah ! me dit-il, vous voulez, vous aussi, travailler, vous donner de la peine, tâcher de vous instruire, pour rendre des services et ne pas laisser, en tout cas, votre talent enfoui dans la terre. Eh ! bien, c'est ce qui vous attend. Personne ne vous aidera de rien ; et tous ceux qui pourront vous créer des obstacles, s'en feront un malin plaisir de les susciter. Vous aurez à lutter toute votre vie contre des amis, contre des frères pas méchants du tout, mais jaloux de vous désarçonner l'esprit et de vous déchirer le cœur, non pas avec un poignard, mais d'une main amie et d'un cœur affectueux. Je vous en prévient pour que vous ne trouviez dans ces contacts, ni surprise, ni affliction. Tenez, vous serez comme moi ; j'ai, là-dessus, ma vieille expérience. Je n'ai eu d'autre ambition que celle de créer en dix mille volumes, une bibliothèque universelle du clergé. Cette entreprise ne pouvait faire de mal à personne, qu'à moi. Or, cette réputation m'a attiré toutes les avanies imaginables ; et il ne se passe guère d'année, où je ne voie fondre sur moi la tempête. La tempête se déchaine, le flot m'ensevelit ; quand il est

passé, je continue mon travail, comme si de rien n'était. Ne pas s'occuper des méchancetés des hommes, continuer de travailler sans découragement ni tristesse, voilà, pour qui veut faire quelque chose, le secret de l'avenir.

Ma consigne est donc, pour le jeune comme pour le vieux, le mot de S. Primate-Sévère à l'article de la mort : *Laboremus*.

Dans une autre lettre, si Dieu nous prête vie, nous étudierons le contre-coup, dans l'histoire des peuples, du travail de la jeunesse et de la supériorité de ses études.

Veillez agréer, cher monsieur le Directeur, mes plus affectueux respects.

JUSTIN FÈVRE,
Protonotaire apostolique.

LES VACANCES

Deus nobis hæc otia fecit.

Voici donc enfin que nous arrivent les vacances, dorées et ensoleillées, comme il était écrit sur le dernier numéro de ce journal. Beaux jours en effet, et qui font bondir bien des jeunes cœurs. Faut-il trouver mauvais qu'on s'enthousiasme à ce seul mot de vacances ? Comprenez-vous bien, lecteurs, tout le charme qu'offre la perspective de ces jours, sans classe ni étude, pour des pauvres écoliers qui ont été enfouis, pour ainsi dire, sous les cahiers et les livres pendant dix grands mois ? Vers la fin de l'année, l'étude est un fardeau qui pèse, qui écrase. Les moins courageux s'en dégoûtent ; les plus fermes s'en lassent. Mais les vacances, personne ne s'en dégoûtera. Tout le monde travaille, et pourtant, tout le monde n'a pas de vacances. C'est vrai ; mais tout le monde ne travaille pas avec le cauchemar d'un examen. Tout le monde n'est pas jeune, et ne réclame pas autant d'activité ; tout le monde n'a pas l'exubérance de vie de la jeunesse. Nous avons bien pendant l'année des jours de congé ; mais qu'est-ce que cela en comparaison d'une semaine de vacances ? Nous faisons bien ici des pique-niques, oh ! de vrais beaux pique-niques, mais valent-ils, tous ensemble, la moindre partie de pêche dans un petit lac perdu, au fond d'un grand bois, en plein pays de maringouins ? Non, rien de ce qui se fait pendant l'année ne se peut rapprocher de ces fêtes-là, surtout dans l'imagination des élèves. J'ai dit l'imagination ; il faut remarquer qu'ici elle joue un beau rôle. La réalité ne répond pas toujours à ses rêves ; il se peut fort bien rencontrer quelque petit obstacle qui traverse tous nos plans ; mais pourquoi en chercher déjà ? C'est ici le temps des projets.

Supposons donc que tout va comme sur des roulettes. Eh bien, moi, j'ai pour ma part deux pro-

jets en tête. Les exécuterai-je ? je n'en sais rien, mais n'importe. Ils sont beaux, mes projets. Un autre médite un voyage ; voyez-le, le regard dans le vide ; il a déjà passé la frontière ; il se contentera pourtant de visiter quelque grande ville de la province. Mais en attendant, il passe de belles vacances ! Pas d'envie cependant. Laissons le voyage en rêve. Parmi ceux qui restent dans leurs familles, d'aucuns se promettent bien de tirer des rivières et des lacs les plus beaux monstres qu'on ait jamais vus. Pour ce faire ils s'arment déjà de patience. Ils accumulent force provisions de bouche, et, les voilà partis pour la gloire. Le temps sera-t-il beau ? C'est ce que je ne puis dire. N'importe encore ; on marche ou l'on vogue avec la plus parfaite sécurité. Voyez cet autre, un Neurod. Il se croit déjà le fusil au poing, il respire le carnage, s'enfoncé dans la forêt ; tenez, il ferme un œil, il vise... Hélas ! ô déception ; il revient de son rêve, bredouille comme sans doute il reviendra de la chasse. D'autres enfin, avec des goûts plus simples se contenteront de la cueillette des fruits. Sont-ce là tous les projets ? Oh ! il y en a d'autres encore. Il y en a autant, même plus que d'élèves. Je veux en citer encore un pour son originalité. J'ai oui dire que plusieurs élèves, (des classes avancées je suppose) ont formé le dessein de faire pendant ces vacances-ci, un bout de lecture sérieuse tous les jours. Leurs auteurs sont choisis : Louis Veillot, Donoso Cortés, Lacordaire, Nicolas, etc. En outre, m'assure-t-on, ces élèves veulent étudier pour l'année qui vient.

Est-ce assez incroyable ? Est-ce assez cocasse au moins ? Un écolier en vacances avec un livre sérieux à la main ; c'est un phénomène. Je n'en saurais cela. Ça doit être joli. Ne riez pas, Messieurs du cours commercial, je suis sérieux. Lisons chacun deux bons volumes pendant les vacances et nous nous en parlerons l'an prochain. Voyons, est-ce fait. C'est bien. Nous verrons.

Après les projets ou plutôt avant tous les projets il y a le bonheur de revoir la famille. C'est le plaisir le plus doux, le plus fortifiant de tout ce grand congé. Après deux mois passés ainsi au milieu des siens, on pourra revenir au séminaire et affronter avec courage une nouvelle année. A revoir donc !

ONÉSIME TREMBLAY